

AVANT-PROPOS

Le présent livre se veut un dialogue entre l'œuvre autobiographique de Gabrielle Roy et une approche de lecture sémiotique élaborée par Algirdas J. Greimas. Il propose d'ouvrir un espace de médiation et de réfraction entre deux intervenants qui, malgré des trajectoires individuelles se déroulant pendant des segments identiques du vingtième siècle, ne se seraient vraisemblablement jamais rencontrés, tellement leurs parcours respectifs paraissent dissemblables. La première (1909-1983), auteur d'ascendance canadienne-française vivant au Québec, ayant apporté à la littérature québécoise un premier prix littéraire international par son *Femina* de 1947, exemplifie l'essence d'une sensibilité nord-américaine, enracinée dans le goût de la liberté et de l'invention, qui se plierait mal aux exigences de rigueur de son interlocuteur. Le second (1917-1992), fondateur et chef de file de la sémiotique européenne, incarne la quintessence du rationalisme français. En vertu d'un projet sémiologique ancré dans l'*expliquer* et le *comprendre*, il légue à la postérité un héritage théorique imposant fondé sur l'analyse du signe et de la narrativité. Si Gabrielle Roy érige une œuvre littéraire marquée du sceau d'une intervention spontanée, directe, sur le plan de la création, qui transcende les modes et tendances de son époque, Greimas, lexicologue de formation, évoluant vers une sémiotique structurale, se fie à une démarche méthodologique, consolidée par une conceptualisation inter-définissable, élaborée de livre en livre (*Du sens*, *Du sens II*, *Maupassant*). Pourtant, le dialogue entre ces deux acteurs s'avère vivement souhaitable, puisqu'ils s'interpellent autour d'une question fondamentale à laquelle ils se sont trouvés confrontés à l'étape ultime de leurs parcours respectifs : l'impérieuse irruption de la vie, du corps, des sens, de la mémoire, des émotions et des passions au cœur d'une entreprise de création que l'on croyait pouvoir maîtriser. D'après ces deux auteurs, engagés chacun à sa façon à s'inscrire

dans une paratopie¹, ici de romancière, là de théoricien, l'exhortation du sensible peut se comparer à l'effet d'une conversion proustienne.

Chez Gabrielle Roy, de huit ans l'aînée de Greimas, la réorientation non équivoque de l'écriture vers la remémoration, vers le contenu de sa propre vie, inaugure une étape prolifique de créativité qui couronne une œuvre soigneusement bâtie. Le dévoilement et l'esthétisation de l'existence, nourris de sensations et d'images ayant jalonné les années révolues, processus créateur longtemps en friche par diverses transpositions et avatars, culminent à la toute fin dans *La détresse et l'enchantement*, œuvre autobiographique de grande portée dans le paysage littéraire du Québec. Irréfutable testament littéraire malgré son inachèvement, cet ultime ouvrage plonge la narratrice dans une exploration sensible des méandres d'un devenir qui lui a permis de s'affirmer en tant que sujet de la parole littéraire, sujet créateur impliqué dans la consolidation d'une identité francophone nord-américaine, dont se dégage une immense fragilité, un fond « miné² » par le doute et la douleur. Cette construction de soi (re)vécue grâce au langage élucide le rôle central joué par les passions et la sensorialité dans le cheminement du sujet artiste femme. Le dédoublement littéraire du soi adoptant tangentes et filons, déjouant le réel par fragmentation et parcellisation, innervé d'émotivité, appelle de manière quasi prémonitoire la réflexion sémiotique de Greimas sur les passions et le sens. La théorisation portant sur le domaine affectif, longue à mettre au point, convoquant de son côté ce genre d'écriture imprégnée d'affectivité, d'expériences sensorielles et de souvenirs, capable de valider ses prémisses ou d'en apporter des réajustements. Le geste autobiographique de Gabrielle Roy, vers lequel converge l'ensemble d'un projet littéraire « monumental », non pas tant en raison de sa quantité, ni par le rôle qu'il détient au sein de la littérature québécoise, mais par l'engagement complet et total qu'il a demandé à son auteur, ce qu'atteste aujourd'hui sa volumineuse correspondance intime³, gagne à être expliqué, à ce que son riche substrat affectif soit décanté à l'aide d'instruments précis et raffinés, issus d'une sémiotique des passions. « Ce qui est neuf, ce qui est saisissant dans l'autobiographie [de Gabrielle Roy], c'est l'extrême intensité qui porte le désir de création, le désir d'écriture à une sorte d'absolu, bousculant les

1. Dominique Maingueneau, *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Éditions Dunod, 1993, p. 28.
2. Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Éditions du Boréal, coll. « Boréal compact », 1996 [1984], p. 138.
3. Voir notamment Gabrielle Roy, *Mon cher grand fou... Lettres à Marcel Carbotte 1947-1979*, édition préparée par Sophie Marcotte, avec la collaboration de François Ricard et Jane Everett, Montréal, Éditions du Boréal, 2001.

convenances et toute forme de modération [...] : indistinctement, *passion de vie et passion de récit*⁴. »

Le préoccupant intensément au cours des dix dernières années de sa vie, le sensible représente, aux yeux de Greimas, le point de départ d'une exploration laborieuse du soubassement phénoménologique du sens, de la substance de la signification qu'il avait pendant presque toute son œuvre mise entre parenthèses. Le retour empressé sur cette question non résolue incite le sémioticien à rédiger un ouvrage au titre évocateur, encore aujourd'hui considéré énigmatique, *De l'imperfection* (1987). Il s'agit d'une collection de micro-analyses de teneur empirique se rapprochant davantage d'un travail de critique et d'appréciation littéraire, que d'une somme épistémologique à laquelle il avait habitué ses disciples et ses lecteurs, et qui a donné le branle à un ouvrage de synthèse, plus théorique, *Sémiotique des passions* (1991). Celui-ci, véritable traité cosigné avec Jacques Fontanille, délimite une étape importante dans la théorisation du sensible discursif qui allait suivre au cours de la décennie quatre-vingt-dix. À la fin d'une œuvre théorique, communément représentée en édifice patiemment construit sur une période de trente ans, avec l'aide de nombreux collaborateurs, faisant valoir les acquis d'une démarche analytique inspirée de la linguistique structurale et de la narratologie, le « père sévère de la sémiotique européenne⁵ » se tourne vers le texte littéraire pour apporter la dernière pierre à sa construction. Mû par un besoin de revenir à l'émergence du sens, à sa coalescence présignifiante, il cherche à identifier la manière dont « la pulsation du vivant s'inscrit dans la langue⁶ », comme si l'étude de l'ineffable ne pouvait se faire que par des exemples empiriques, littéraires, lesquels illustrent, mieux que toute théorisation, le moment singulier de l'avènement du sens. Instance avant tout *esthésique* engageant un sujet sentant, percevant, désirant, et sa rencontre avec l'objet sensible, à savoir la cristallisation d'un « événement épiphanique » qui fait accéder le premier à l'essence des choses, à sa propre authenticité. Selon Greimas qui a cultivé tout au long de sa vie une fascination pour le déploiement de la signification relativement aux objets construits, il était impérieux de renouer avec ce point originel de l'expérience phénoménologique où le sens se prépare et éclate⁷.

4. Gilles Marcotte, « Le roman de 1960 à 1985 », *Le roman contemporain au Québec (1960-1985)*, Archives des lettres canadiennes, tome VIII, François Gallays, Sylvain Simard et Robert Vigneault (dir.), Montréal, Fides, 1992, p. 34. Je souligne.

5. Anne Hénault, « Algirdas J. Greimas », *Le Devoir*, 23 avril 1992, p. B8.

6. *Ibid.*

7. Voir Éric Landowski, « Le sémioticien et son double », *Lire Greimas*, Éric Landowski (dir.), Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1997, p. 232-233.

Partant de l'interface d'une œuvre littéraire et d'une méthode de lecture critique, l'ouvrage qu'on lira propose d'éclairer la dimension *passionnelle* de l'autobiographie roynenne. La valeur du parcours analytique qui suit réside essentiellement dans les interrogations qu'il soulève. Comment un effet de sens extrêmement diffus, la tonalité intimiste, polysémique, du récit de vie, s'élabore-t-il ? Pourquoi cette œuvre littéraire, comme toute la production de Gabrielle Roy d'ailleurs, si lisse de facture, est-elle investie de tension ? Pourquoi est-elle habitée par une ambivalence, par une détresse qui souvent n'atteint que le seuil du dicible ? Et cette tension, cette modulation entropique, comment expliquer qu'elle demeure intrinsèquement rattachée à la transcendance par la joie, à la propension du sujet à se tourner vers le monde et autrui ? L'essentiel du travail créateur de Gabrielle Roy ne circule-t-il pas entre les deux pôles affectifs qui viennent clore son œuvre et dont il importe d'éclairer les nuances et les gradients ? Chez cet écrivain les affects contraires sont toujours imbriqués, posés en coalescence. Transmise par un langage littéraire, cette cohabitation des contraires illustre la dimension insondable du *faire poétique* vers lequel Greimas s'est tourné, comme si sa quête du sens n'avait pu être satisfaite sans ce retour – indispensable – sur l'*apparaître* des phénomènes, indissociable du corps et de ses états pathémisés et sensoriels. L'entreprise de Gabrielle Roy se trouve aimantée par un semblable retour au point de départ, participe d'un fantasme de toute-puissance par lequel l'écrivain s'auto-engendre⁸, transforme l'absence en présence. L'élucidation transposée qu'elle offre de ses origines, « du lieu d'où [elle] parle⁹ » (généalogique, social, géographique, intersubjectif, moral et spirituel), du sujet culturellement hybride marqué d'altérité, du sujet tenaillé par le devoir de venger les siens, du sujet ravi par un soliloque de Shakespeare, du sujet bouleversé par l'amitié et par l'amour, du sujet découvrant petit à petit sa voie dans l'acte créateur, constitue, en effet, le prologue qui nourrira l'aboutissement magistral de l'œuvre dans la forme autobiographique.

Conçue à partir d'une lecture feuilletée de *La détresse et l'enchantement*, permettant de rendre compte des procès de construction et de négociation à l'œuvre dans le déploiement de passions et d'effets passionnels mis en discours, l'étude qui suit vise à élucider les rationalités qui président aux tensions paradoxales scandant l'autobiographie de Gabrielle Roy. Elle

8. Régine Robin, *Le golem de l'écriture : de l'autofiction au cybersoi*, Montréal, XYZ éditeur, 1997, p. 16.

9. Charles Taylor, *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Montréal, Éditions du Boréal, 1989 [trad. 1998], p. 56.

se destine autant aux exégètes de l'œuvre de Gabrielle Roy, désireux de se lancer dans une archéologie du sujet autobiographique, qu'aux chercheurs et théoriciens en discours littéraire qu'intéresse une méthodologie sémiotique révisée. L'investigation que je propose de la prolifération d'affects contradictoires et de tensions qui composent le substrat d'un corpus intimiste s'organise sur le retour aux conditions et aux possibilités de leur exercice. Elle emprunte un parcours à rebours pour traquer le sujet d'énonciation dans ses investissements les plus ténus et pour éclairer sa fonction cruciale dans la médiation discursive de la dimension passionnelle (*pathémique*) du sens.